

# LES LIVRES

**LE CARGO TRAGIQUE**, par Maurice Larrouy (Fayard). — **DIEU NOURRIT L'EPERVIER**, par Sigrid Swertz (Librairie Stock). — **SMARA**, Carnets de route de Michel Vieuchange, publiés par Jean Vieuchange (Plon).

Le Cargo tragique débute par une pittoresque et vivante description de Macao et de ses tripots. On sait que cette petite colonie portugaise est une des villes du monde où l'on joue le plus. De cette ville, si nostalgiquement vicieuse et de ses maisons de jeu, M. Maurice Larrouy fait une inoubliable peinture, à la fois romantique et réaliste, et qui nous emporte très loin. La situation de son héros, aux premières pages de son roman, est d'ailleurs fort amusante; la compagnie à laquelle appartient le cargo qu'il commande vient de faire faillite; ses matelots l'ont abandonné et le capitaine du port de Macao vient le saisir très officiellement. C'est à ce moment qu'une petite Chinoise mystérieuse vient s'installer à son bord. Elle a été abandonnée à Macao par un vapour anglais et voudrait bien rentrer en Chine par la voie des eaux. Elle parle un français cocasse d'étudiante chinoise de Paris. Voyant la détresse du capitaine Philippe Roanez, elle l'entraîne dans un tripot, avec l'espoir, puisqu'il n'a pas encore joué au jeu du fan-tan, de le voir gagner ou de gagner elle-même. Roanez s'étonne aussitôt de l'ascendant pris par la petite Chinoise sur le banquier, M. Wou, qui est une sorte de colosse demi-nu, tenant en respect la pègre bizarre des joueurs et des mendiants. La jeune Chinoise, Perle Ts, ayant gagné, elle rachète, pour rentrer chez elle, le vapour saisi, charge M. Wou de lui recruter un équipage, ce qu'il fait sans tarder, dans les circonstances les plus extravagantes, et s'embarque avec lui sur le cargo toujours commandé par Philippe Roanez.

Tout cela est alerte, entraînant, neuf; malheureusement, la suite ne correspond pas à ces pages captivantes. Nous avons affaire, dès le second tiers du livre, à un roman d'aventures, adroit, bien machiné, ingénieusement construit, mais à un roman d'aventures tout de même, où les caractères et les circonstances sont souris à ce déroulement, en quelque sorte machinal, particulier à ce genre d'ouvrages. Ni Perle Ts, ni Roanez n'offrent par eux-mêmes le moindre intérêt et le Cargo tragique ressemble davantage aux Tribulations d'un Chinois en Chine qu'à René Leys; après tout, M. Maurice Larrouy ne peut se plaindre d'une réserve de ce genre. Jules Verne ayant beaucoup plus de lecteurs que Victor Ségalen. Bien entendu, M. Wou, l'éminent banquier, est un chef du mouvement communiste et la jeune Chinoise, Perle Ts, un de ses agents les plus dévoués. Philippe Roanez prend ce caractère typique que, depuis Pierre Maël, les officiers de marine ont toujours dans la littérature, et le missionnaire qui l'accompagne sait tout de la politique chinoise et de ses moindres dé-

ruine chacun, accroît son bien, se répand sur tout le pays comme une pieuvre; Hedrig, qui a eu l'âme longtemps troublée par ce que, tout enfant, elle a découvert de l'amour, épouse un malade riche et vit dans la terreur de perdre cette richesse; Stellan devient un brillant officier et s'installe, lui aussi, dans l'argent; Laura, sans pitié, ni cœur, flirte, épouse, trompe l'un et l'autre au point que son propre fils finit par se détourner d'elle avec horreur; Tord, qui aime la nature et la chasse et qui a le tempérament d'un poète raté, finit, à demi fou, dans une île où il veut demeurer si seul, avec la sauvagerie qu'il a épousée, qu'il tire des coups de fusil sur tous ceux qui tentent d'y aborder. La mort de Peter Selamb, dont le dernier acte est de dépouiller sa famille au profit d'un enfant naturel qu'il hait, mais qui lui sert d'instrument de vengeance, est un des plus beaux morceaux que nous devions au roman réaliste; il est impossible, devant une si âpre et si violente réussite, de ne pas penser à Balzac ou à Dostoïewski. Ce grand roman barbare fait penser aux vieilles Sagas scandinaves, pleines de fureur et de tragiques exploits; on ne peut le lire sans en être profondément remué.

\*\*\*

Michel Vieuchange est le type même de ces jeunes gens formés par l'après-guerre et dans lesquels le désir de l'évasion se mêlait — du moins chez les meilleurs — à un besoin passionné d'action. Après avoir tenté de la littérature, il sentit un impérieux besoin de se libérer de toute forme d'art, de tout ce qui est style, immobilité, fixation, pour aller à la conquête de quelque chose. Ayant fait son service militaire au Maroc, il sait l'importance des régions du Sud où campent les dissidents, mais aussi la quasi-impossibilité d'approcher d'elles. Il se déguisera donc, il tentera cette expédition dangereuse, qu'il accomplira jusqu'au bout, mais dont il reviendra si malade qu'il en mourra.

Voici ces carnets, si tragiques par leur simplicité et dans lesquels le courage incomptable, la volonté effrénée de l'homme interviennent autant que la méditation de l'intellectuel. — Comment a-t-on laissé croire si longtemps à la dualité de l'homme d'action et du penseur? — C'est une belle et noble lecture. Parfois ce récit vrai et signé avec le sang de l'auteur nous fait penser à une œuvre littéraire, à *El Hadj*, par exemple, de M. André Gide. L'influence de Gide sur Michel Vieuchange, on le voit dans la préface de M. Jean Vieuchange, comme dans les carnets de route de son frère, a été considérable. On a toujours voulu voir jusqu'ici ce que cette influence avait de démoralisant. Voici la preuve de ce qu'elle a aussi, pratiquement, de sain, de viril et d'énergique; cet effort exaltant et presque désespéré pour atteindre un but à demi insaisissable, c'est la morale même de l'œuvre de Gide.

Edmond JALOUX.